

Le panache de l'originalité pataphysique québécoise

Line McMurray

Numéro 106, été 2005

La pataphysique québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14299ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

McMurray, L. (2005). Le panache de l'originalité pataphysique québécoise. *Moebius*, (106), 13–22.

LINE McMURRAY

Le panache de l'originalité pataphysique québécoise

J'userai de mots et de phrases très simples. Je laisserai de côté, l'espace de ces quelques pages, la rhétorique et les effets, d'autres dans ce numéro s'y attelant allègrement. Mon propos sera plutôt de définir la 'pataphysique pour la compréhension du commun des mortels en ce qu'elle nous lie tous et toutes dans notre rapport au monde.

Commençons par sa genèse. La 'pataphysique est un mot fabriqué en écho à ceux de *physique* et de *métaphysique*. Le préfixe *pata*, devant le substantif *physique*, réfère à une étymologie grecque – *épata* signifie dans la langue des anciens « au-dessus de » ; le *é* a été remplacé par une apostrophe, le mot dans son usage de nom commun devrait s'écrire 'pataphysique, faisant écho cette fois à l'épatement, à l'étonnement qui le fonde. La 'pataphysique se situe donc au-dessus de la physique. Le suffixe *pata* se trouve également à évoquer celui de *méta*, même nombre de lettres, seule la première syllabe est différente. Rappelons que les concepts utilisés depuis bien longtemps pour décrire notre univers sont distribués entre deux appellations génériques : d'une part, le monde de la physique ou de la matière, d'autre part, le monde de la métaphysique ou de l'esprit. Longtemps, on a prétendu que la métaphysique englobait la physique, mais depuis les avancées modernes en science, beaucoup prétendent l'inverse ; encore aujourd'hui, toutes disciplines confondues, certains penseurs avouent être des matérialistes durs, d'autres des spiritualistes tout aussi rigides. Mais la 'pataphysique, pour plusieurs, change la donne.

Débarraçons-nous tout de suite d'une légère confusion. Comme le suffixe *méta* veut dire « ce qui dépasse », est-ce que le sens de *méta* et celui de *pata* sont les mêmes ?

Si oui, pourquoi préférer *pata* à *méta* ? Et pourquoi l'usage de *pata* serait-il plus adéquat que celui de *méta*, son semblable ?

Il faut faire ici un petit détour historique. La 'pataphysique a été popularisée par un écrivain français du nom d'Alfred Jarry (1873-1907). Lorsque ce dernier entreprit ses études secondaires au lycée de Rennes, le mot « pataphysique » existait déjà et une légende vivante l'accompagnait. Les étudiants, d'année en année, se transmettaient une espèce de saga mettant en scène leur professeur de physique : monsieur Hébert. Cet enseignant se montrait fort autoritaire et utilisait sa baguette pour marquer son enseignement au tableau et peut-être aussi pour donner quelques coups (symboliques ?) sur des doigts tapageurs ou distraits. Dans la fameuse saga, le personnage principal s'appelle le père Eb, il use d'une science en pataphysique pour inventer des instruments de torture, dont le bâton-à-physique (baguette agressant le corps, réel ou imaginaire, des enfants). On est devant une génération qui se considère traitée en esclave et qui le sublime en disant de son professeur qu'il est « pataud », « dans les patates », qu'il « patauge », loin de « patâla » (univers, en sanskrit, au-dessus de l'enfer), qu'il n'a aucune considération pour l'esprit, l'âme de ses étudiants.

Alfred Jarry, féru de métaphysique, buvant les paroles d'un de ses professeurs, Henri Bergson, le célèbre philosophe, et libre penseur malgré son jeune âge, eut une vision. Qu'il concrétisa en poussant à son paroxysme la personnalité du père Eb. Il vit en ce dernier non seulement le prototype d'une dureté professorale, mais celui de tous les dictateurs. Il s'appropriâ le texte de la saga, rebaptisa le père Eb en père Ubu (mot fabriqué évoquant dans sa première syllabe un « Hue ! » adressé, dans la deuxième syllabe, les « abus » d'un homme « imbu » de lui-même ou encore... le fouet-baguette de l'abuseur). Il métamorphosa la saga en pièce de théâtre pour marionnettes et offrit à la planète une œuvre littéraire des plus révolutionnaires.

Depuis le début du vingtième siècle (et sûrement dans les siècles à venir), est jouée sur la scène internationale la

série des *Ubu* et plus particulièrement *Ubu roi* et *Ubu enchaîné*. Aucune pièce, à part peut-être *Macbeth* de Shakespeare, dont s'est d'ailleurs inspiré Jarry, n'a atteint l'efficacité des *Ubu* dans la dénonciation du terrorisme. Sur un ton comico-tragique, les deux œuvres racontent la vie d'un contestataire devenu dictateur ayant, dans la première, usurpé le trône de Pologne, dans la seconde, imposé de force son propre esclavage à la nation française.

Résumons : l'idée que se faisait le jeune Jarry de la science pataphysique en était une de fabrication d'objets dangereux pour l'intégrité humaine, voire mortels. Puis, son écriture évoluant avec l'âge, il écrira un premier roman de maturité : *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien*, et donnera une première définition savante de la 'pataphysique. Dès lors, Jarry ne se verra plus comme la victime d'un professeur agressif et, fièrement, il montrera comment sortir de cet enfer avec Faustroll, dont le nom réfère, entre autres, au Faust de Goethe ayant fait l'expérience de l'univers démoniaque pour retrouver un nouvel équilibre. La 'pataphysique, retournant aux maîtres ses armes, servira les créateurs rebelles voulant se libérer du rapport qu'on disait à l'époque consubstantiel à la nature humaine : celui de bourreau et de victime. Nietzsche allait populariser cette dialectique ; on ne s'étonnera point que les fervents des deux guerres mondiales en Allemagne aient porté aux nues ses théories, non sans exagérations et inepties.

Les *Gestes et opinions...* semblent faire basculer la « physique » de la « 'pataphysique » du côté de la « métaphysique », le comportement grotesque du père Ubu dans la subtilité cognitive de Faustroll. De plus, la 'pataphysique faustrollienne, visant des fins d'équilibre personnel et collectif, déplorait de manière prophétique la récupération des découvertes en physique au profit de la guerre. Mais chose plus stupéfiante, elle permettra d'expliquer à la fois l'univers et la nature humaine au-delà même de la métaphysique. Car Jarry, avec Faustroll, s'attaque autant aux métaphysiciens, qui décrivent le monde en essayant d'extraire des concepts généraux, qu'aux physiciens, qui s'attachent au concret des objets. Alfred Jarry, écrivain, créateur

pataphysicien, prend la défense de la différence des points de vue, indépendamment des disciplines de connaissance, preuve en est sa détermination à parler du savoir en termes littéraires, fictionnels. Il tente d'intégrer toutes les approches, expliquant que dans tout individu existe une part d'ombre, soit une pensée armée, et une part de lumière, une libre pensée. Et qu'il suffit de s'appuyer sur ses propres instincts ubuesques, qu'il résume à trois volets – la phynance ou l'argent, le pouvoir et l'honneur –, pour déclarer forfait à l'égoïsme et s'allier en soi son potentiel de créativité qui se mesure à la capacité de s'étonner devant toute réalité (voilà ici bien ancrée la justification de l'apostrophe devant 'pataphysique).

Le personnage de Faustroll de suivre l'auteur en affirmant : « La 'pataphysique est la science des solutions imaginaires qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité. » Pour les pataphysicien-nes, être et vivre, c'est la même chose. Être « étant » au sens métaphysique et vivre concrètement au sens physique, c'est pratiquer un seul et même art de s'épater. Aussi bien faire une science du processus de « surprise », soit une démarche de connaissance avec méthodes et procédés permettant de faire appel aux solutions proposées par l'imagination, que seules peuvent alimenter les différences de points de vue nous surprenant. En fait, le mot « 'pataphysique » s'incarne dans celui de « créativité », une créativité vivante, dynamique, renouvelant toujours ses regards.

« Accorder symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité » pourrait être traduit de façon littérale ainsi : percevoir les détails des objets en considérant les propriétés potentielles de l'ensemble. Jarry conteste les manières de voir des humains (qui voient plus leurs idées que le réel, selon le neuropsychanalyste Boris Cyrulnik), qui se contentent de prendre un détail pour en faire une généralité sans le mettre dans un environnement plus global, plus holistique. Tout se situe dans un ensemble ouvert, et cet ensemble est grand ; il dépasse et il épate, au sens de *'pata*, il englobe nos petites vies,

nos petites idées dans des interactions affectives, sociologiques, territoriales, politiques, etc. de codépendance, de cohabitation et de coopération avec la nature, les autres pays, les continents, les cultures, la planète et le cosmos.

Or, ce qui fait obstacle à l'émergence de la créativité pataphysique, d'un être qui se crée et se recrée, qui naît et renaît, est une ombre négative. Tels les petites et grandes violences humaines, les petites et grandes dictatures extérieures ou intimes, les comportements ubuesques de notre entourage comme les nôtres, qui nous habitent sans que l'on soit capable de les détecter parfois. Là réside la justification étymologique et pragmatique d'avoir préféré le suffixe *pata* à *méta*. C'est en découvrant nos ombres ubuesques, nos instincts causant la mort, en s'étonnant même de leur présence en nous, que nous pouvons les transcender. C'est grâce à un processus de réflexion au sens double de miroir réfléchissant notre ombre et d'intelligence réflexive qui s'analyse, témoin d'elle-même et de ses actes, et qui choisit l'instinct de vie et de survie.

La survie implique nécessairement des mécanismes d'autodestruction de nos images monstrueuses, de notre inertie et de nos peurs, images qui nous guettent à chacun des tournants de nos vies à prendre en se protégeant de tout anéantissement. L'enseignement jarryesque fut de nous apprendre à être et à vivre dans une dynamique faustrollienne, descente aux enfers de la matière-esprit se renouvelant, ressuscitant sans aucune destruction ultime, désintégrant ses images morbides pour intégrer un processus continu de métamorphoses consubstantielles à notre identité d'humain vivant dans un continuum d'expérience de survie. La 'pataphysique n'oppose pas les agents dynamiques de vie et de mort, comme la métaphysique s'oppose à la physique ou vice-versa, chacune prétendant être au-dessus de l'autre. La mort n'est, pour le-la pataphysicien-ne, qu'un détour et retour symboliques à l'intégrité d'une matière et d'un esprit intégrés sous l'emblème de la survie, au-delà des assassinats et suicides. N'y aurait-il pas un autre concept qui permette à l'humain de se prémunir contre cela, de se métamorphoser sans abus ubuesques et dans une créativité

cinétique (l'expression est de Jarry), en mouvement ? On le trouvera dans un second roman, *Les jours et les nuits, journal d'un déserteur*. Alfred Jarry y décrit les réflexions d'un personnage faisant son service militaire et profitant de moments de solitude pour plonger dans son intériorité et mettre au clair ses propres tensions intérieures. Dans un chapitre, l'auteur propose une image illustrant la science de l'étonnement pataphysique : l'humain serait en quelque sorte un « rhizomorphohododendron » – mot fabriqué encore, avec rhizome, sorte de racines tentaculaires dans la terre, et rhododendron, plante qui se répand également, mais hors terre. L'être et le vivre pataphysiques seraient donc connectés à l'intérieur de la matière-esprit comme à l'extérieur, à des environnements multiples d'où ils puisent et régénèrent leur identité et leur créativité. L'être et le vivre, stimulés par divers influx, retrouvent leur essence commune, celle de tous les mortels : capteur sensible et potentiel de métamorphoses par contraste avec celle de mort vivant. Rien d'autre et surtout pas un père Ubu qui ne fait même pas l'effort de se regarder dans sa bêtise. La violence est l'arme des paresseux, il n'y a aucune nécessité de violence dans un processus de transformation continue, à condition de s'ouvrir aux différences et de développer en soi une conscience témoin capable de retenir les impulsions, du moins d'en réparer les dégâts. La pataphysique constitue à mon avis une nouvelle éthique et fonde non pas une idéologie, mais une culture de la paix, selon le paradigme de la nature, c'est-à-dire ce qui évolue dans un environnement.

L'être vivant pataphysiquement se révèle dans une démarche à entreprendre intimement et dans l'exposition de ses retrouvailles avec un soi global, pacifiste par définition, en tant qu'il accepte de regarder le monde tel qu'il est. L'univers et la perception du-de la pataphysicien-ne sont ouverts ; il et elle ne font pas le jeu des idéologies inertes, fermées sur elles-mêmes, voire fainéantes, négligeant les différences. L'être vivant pataphysiquement se contente et est content de témoigner de son propre apaisement intérieur face à la multiplicité des univers interreliés tout en

jouissant d'eux par le biais de ses perceptions et créations multiformes et multisens, les accueillant comme une occasion d'apprendre. Cela n'exclut pas le fait que l'on puisse dénoncer des irrégularités et des injustices, certainement pas, mais le pataphysicien et la pataphysicienne le font avec une certaine distanciation, un regard témoin, sans mettre en péril leur équilibre intérieur. C'est pourquoi il et elle excellent dans les genres littéraires et artistiques – et dans la vie en général –, faisant appel à la dérision, l'ironie, le cynisme positif, la moquerie, le comico-tragique, la taquinerie, l'espièglerie, le canular, la facétie, la caricature, le pince-sans-rire, le rire de toutes les couleurs ainsi qu'à la grande détresse existentielle devant l'inconscience pataphysique.

Si l'essence de l'être humain est pataphysique, tout le monde est pataphysicien. Mais le pataphysicien conscient, lui, s'il rit facilement, déplore tout autant les comportements ubuesques constituant la distorsion mentale de la paresse inscrite dans le maintien des attitudes égocentriques auxquelles il peut lui arriver de succomber. Oui, certes, il peut lui arriver d'oublier qu'il est un rhizomorphohododendron plus qu'un ego. Et l'intelligence pataphysique se mesure à la vitesse d'apparition de la conscience témoin, réparatrice des torts, qui supprime le fantôme de la morbidité dès son apparition. Le pataphysicien conscient de ce risque, de cette volonté de puissance, pour emprunter l'expression de Nietzsche, doit se métamorphoser en affirmation de soi lumineuse, lucide, pacifiste, coopérative, respectueuse des autres, de leur différence et de l'univers qui nous englobe tous.

Bref, la conscience pataphysique n'est pas autre chose qu'un instinct de survie s'exprimant dans une créativité qui assure ses propres moyens de survivance au-delà des destructions infertiles, dans un entre-deux, là où le processus de métamorphose prévoit des mécanismes de transition du révolu vers le nouveau, de la naissance vers la renaissance.

Ici, illustrons d'un exemple en faisant référence aux écrivains français regroupés sous le nom OULIPO (ouvroir

de littérature potentielle, associé au Collège de Pataphysique de France). Renouvelant plus que la rhétorique classique, leurs travaux introduisent dans leur exécution des agents de changement, pour parler comme les spécialistes en management, ou, comme je le suggère, des métamorphèmes, soit des contraintes, explicites ou non, qui modifient volontairement le parcours littéraire de significations poétiques, narratives, axiomatiques et/ou scéniques. Et c'est de cette volonté de création re-créante que se manifeste une conscience pataphysique intégrée et enracinée dans le monde réel, celui d'un ensemble multiple de rhizomorphohododendrons.

Le Québec est un pays où il fait bon rire de soi (incontournable dans toute métamorphose), où il fait bon innover également et mener des révolutions tranquilles. Terre de pataphysiciens et pataphysiciennes, privilégiée, je crois.

Si la conscience et la pratique pataphysiques résident dans la capacité des créateurs et des créations d'ouvrir leur sensibilité à un univers holistique, de cette capacité émerge une espèce de grâce humaine. Extrapolons en nous demandant : est-il une grâce pataphysique typiquement québécoise ? Et pourquoi pas une sorte de bon usage de la langue québécoise pataphysique qui me fait, moi, inventer des mots ?

Le sentiment pataphysique qui m'habite le plus intensément aujourd'hui est celui de la tendresse. Je suis tranquille de caractère et mène mes petites transformations avec persévérance, conviction et patience. J'aime être et vivre pataphysiquement, autant que je le peux, en Mauricie, et ma pratique pataphysique, pour l'instant, car elle évoluera vers des univers que j'ignore encore, s'inscrit dans l'amour que je porte à la forêt ainsi qu'aux animaux, que je considère tels des frères et sœurs. Je m'affiche ouvertement à la défense de nos environnements encore verts et de leurs habitants que la plupart des ego regardent de haut. Je m'inscris en ligne de pensée avec beaucoup de penseurs actuels qui révisent le statut de l'humain sur notre planète

bleue trop souvent bleuie par des droits de propriété volés aux arbres et aux bêtes.

Pour terminer et pour lancer une image typiquement québécoise, je m'associe à l'*originalité pataphysique* de mes collègues de ce numéro et suis assurée qu'ensemble, nous avons le panache nécessaire pour mener à bien nos petites et grandes révolutions tranquilles !

Line McMurray

Luminescence de l'Académie québécoise de Pataphysique
Tzarine et commandeur exquise propagatrice
de pataphysique québécoise et ubuquitaire
du Département autonome
de l'Institut pataphysique de Turin
et Arpenteuse des neiges de l'Ordre de la Grande Gidouille

